

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

THE SILENCE



© Jean-Louis Fernandez

mardi au vendredi à 19h30
dimanche 23 octobre,
dimanche 6 novembre et
samedi 22 octobre à 15h30
samedi 29 octobre à 18h
samedi 5 novembre à 18h30

Nouvelle Salle

Durée 3h

Tarifs de 9€ à 27€

MC93 — Maison de la Culture de
Seine-Saint-Denis

9 boulevard Lénine 93000

Bobigny

Métro ligne 5 | Station - Bobigny

Pablo-Picasso

Service de presse MYRA

Rémi Fort et Lucie Martin

myra@myra.fr | 01 40 33 79 13 |

www.myra.fr

THE SILENCE — création 2022

Falk Richter

**Du vendredi 21 octobre
au dimanche 6 novembre 2022**

Que nous arrive-t-il ? Sommes-nous en train d'hypothéquer l'avenir ? Sommes-nous bloqués dans notre passé, condamnés à le répéter ? Face à ces interrogations, Falk Richter entreprend des recherches sur l'histoire de sa propre famille. Un voyage dans son passé le ramène dans la maison de ses parents qu'il a quittée il y a plus de 30 ans, suite à son *coming out*. Le père est mort sans qu'une réconciliation n'ait lieu. Le fils veut enfin briser le silence et débute une discussion avec sa mère qui les replonge dans l'enfer de leurs jeunesse respectives.

Tournée 2022-2023 — voir p. 7

GÉNÉRIQUE

Texte et mise en scène *Falk Richter*

Traduction *Anne Monfort*

Avec *Stanislas Nordey*

Et à l'image *Falk Richter,*

Doris Waltraud Richter

Dramaturgie *Jens Hillje*

Scénographie et costumes *Katrin Hoffmann*

Vidéo *Lion Bischof*

Musique *Daniel Freitag*

Enregistrement violoncelle

Kristina Koropecski

Lumière *Philippe Berthomé*

Collaboratrice artistique de Stanislas

Nordey *Claire Ingrid Cottanceau*

Assistanat à la dramaturgie et à la mise en

scène *Nadja Mattioli*

Assistanat scénographie et costumes

Émilie Cognard

Production Théâtre National de Strasbourg,

MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis,
Bobigny

Coproduction Maison de la Culture d'Amiens

La pièce *THE SILENCE* de Falk Richter,
traduction d'Anne Monfort est représentée par
L'Arche – agence théâtrale

SYNOPSIS

Que nous arrive-t-il ? Sommes-nous en train d'hypothéquer l'avenir ? Sommes-nous bloqués dans notre passé, condamnés à le répéter ? Face à ces interrogations, Falk Richter entreprend des recherches sur l'histoire de sa propre famille. Un voyage dans son passé le ramène dans la maison de ses parents qu'il a quittée il y a plus de 30 ans, suite à son *coming out*. Le père est mort sans qu'une réconciliation n'ait lieu. Le fils veut enfin briser le silence et débute une discussion avec sa mère qui les replonge dans l'enfer de leurs jeunesse respectives.

Face aux souvenirs contradictoires, le moi de l'auteur se prend à rêver et se réinvente une autre jeunesse. La fiction prend alors le pas et convie le public à un voyage dans l'incertitude, entre rêve de quitter le monde et face-à-face radical avec le réel. Les crises sanitaires, écologiques et économiques se succèdent et s'accumulent. La guerre est revenue en Europe. La peur et l'agressivité dominent le discours politique. Des voix toujours plus nombreuses réclament des leaders autoritaires. Un patriarcat réactionnaire revient à toute vitesse. La liberté et l'égalité de tous les êtres humains, conquises de haute lutte sont à nouveau menacées. Ce voyage dans les gouffres de la société occidentale qui va de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui, révèle alors une histoire persistante de la violence.

NOTE D'INTENTION

Les crises sanitaires, écologiques et économiques tiennent le monde en haleine et n'ont pas de fin. Elles se recourent et se superposent. La politique démocratique est surmenée et à bout de nerfs. Les sociétés divisées de l'Occident luttent comme ce n'était pas arrivé depuis longtemps contre la tentation d'une solution autoritaire à leurs problèmes : une figure forte de *Führer* ou de *leader* qui nous tire de la misère, un père qui nous enlève enfin l'angoisse. Le patriarcat contre-attaque. Des libertés chèrement conquises sont à nouveau menacées dans les sociétés occidentales. L'empire réactionnaire contre-attaque.

THE SILENCE, texte autofictionnel, commence par la mort du père : un fils en veillée funèbre. Le père est mort. Entre les deux hommes se dressent tous les non-dits car il y aurait trop à raconter et à régler. Le fils reste seul près du lit de mort avec les questions qui n'ont jamais été posées et les réponses qui n'ont jamais été données. Il veut rompre le silence de la famille et commence à parler avec le mort. La brouille qui suivit le *coming out* du fils a plané jusqu'à la fin entre les deux hommes. Il veut enfin comprendre : à la fois le père, lui-même, ses relations de couples, le silence entre eux et le rôle de la mère. Quelle sorte de vie a vécu le père ? Qu'a fait le silence de son père sur sa vie ? Quelles blessures et quels traumatismes se cachaient sous le silence presque violent de sa famille ? Pourquoi la mère était comme libérée par la mort de son mari ? Que signifiait ce mariage pour la femme qu'elle était ? Quel rôle on lui assignait, à elle, l'épouse, dans l'Allemagne conservatrice des années soixante ? Pourquoi lui voyait le couple avec son partenaire comme une répétition du mariage de ses parents ? La mort du patriarche était-elle l'occasion d'une vie plus libre pour les femmes et les hommes de cette famille ? Avec la mort du père commence le grand déblayage, une quête impitoyable de ce qui pourrait rendre possible une vie autre, autodéterminée.

Le projet très personnel de Falk Richter se confronte aux changements qu'ont traversés les normes patriarcales de la masculinité en regard de différentes générations. Ce processus individuel et sociétal qui voit des hommes se libérer peut-il enfin ébranler le patriarcat hétéronormé, dépasser sa force répressive de silenciation et rendre possible des nouvelles formes de vie et d'amour ? Et cette libération peut-elle s'imposer face au *backlash* patriarcal qui gagne en puissance ?

Falk Richter, mars 2022

ENTRETIEN

Le titre *THE SILENCE* existait avant l'écriture du texte. Pourquoi ce choix, et en quoi a-t-il été un déclencheur, un moteur pour écrire ?

Falk Richter : Je m'intéresse à ce que l'on tait dans les familles, ce que l'on tait dans un couple, ce que l'on tait dans la société face à des sujets politiques fondamentaux comme la catastrophe climatique imminente. Tout le monde peut compléter la phrase : « Dans ma famille, on n'a jamais parlé de... » ; il y a certains récits qui ne sont jamais interrogés, mis en doute, il y a des sujets dont on ne parle pas, dans toutes les familles, tous les couples, dans tous les pays. Même dans nos démocraties occidentales, on persécute des personnes qui énoncent des vérités sur des sujets tabous : les cas de Julian Assange, Chelsea Manning, Edward Snowden, prouvent que la liberté de la presse n'est pas réelle, et que certains sujets ne peuvent pas être abordés publiquement. En Allemagne, on parle à peine du fait que Scholz, le chancelier, est impliqué dans le plus grand scandale bancaire de l'histoire de la République fédérale, qu'il a aidé des banquiers à échapper à un redressement fiscal de plusieurs millions d'euros – et les preuves ne manquent pas. Quand il est interrogé à ce sujet, il répond qu'il aurait rencontré plusieurs fois ces banquiers malfaiteurs, mais n'arrive pas à se souvenir de la teneur des discussions. Face aux accusations, sa réponse est le silence. Se taire profite souvent au maintien des structures de pouvoir injustes et corrompues. J'ai connu ces structures de pouvoir injustes à l'intérieur de ma famille. Mon père était un homme d'affaires influent et important. À 18 ans, il avait été mobilisé comme soldat, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Pendant neuf ans, il a vécu avec deux femmes : son épouse officielle, bourgeoise, de son âge, et ma mère, qui avait quatorze ans de moins que lui et travaillait comme apprentie dans son entreprise, avec qui il a eu une liaison. Un enfant est né. Jusqu'à ma naissance, il a caché ma mère et ma sœur dans un appartement lointain, hors de la ville, et est resté marié avec sa première femme. Mes parents n'ont jamais parlé de cette période. Mes parents ne voulaient jamais parler du fait qu'ils étaient réveillés presque toutes les nuits par des cauchemars, car les images non digérées de la guerre – qu'ils avaient vécue dans leur chair – continuaient de les arracher au sommeil. Tout ce qui n'est pas digéré, continue à vivre, les choses ne disparaissent pas quand elles sont déniées et tuées. Aujourd'hui nous vivons dans une société qui a accumulé tellement de crises qu'on ne s'y retrouve plus. J'ai rarement vécu une période où il semble y avoir si peu d'avenir. C'est pourquoi j'ai décidé de me replonger dans le passé, d'analyser avec plus de précision ma famille, mon enfance et ma jeunesse. Je suis allé chez ma mère une semaine avec le documentariste Lion Bischof et j'ai dit : « Mon père est mort depuis deux ans et demi. S'il te plaît, parlons de tout ce dont on n'a jamais pu parler. » Et c'était le début du projet *THE SILENCE*. C'est aussi devenu un travail sur la façon dont on réduit certaines personnes au silence. « To silence someone », en anglais, décrit le processus qui amène quelqu'un à ne plus poser de questions, ne plus débusquer les contradictions des récits communs, ne plus parler de lui. On peut ainsi faire disparaître des gens. « Silence = Death » était le slogan des militants de la communauté LGBTQI+ dans les années 80, au moment de l'épidémie du SIDA, et il signifiait que l'homophobie ne pouvait plus être taboue dans cette société, qu'il fallait enfin aborder les réalités, les vies des non-hétérosexuels, en dépassant les clichés homophobes humiliants et discriminants. Mes parents en étaient incapables. C'est aussi un sujet que j'aborde avec ma mère. Je tente de briser le silence.

Est-ce que le terme d'« autofiction » te semble juste ?

F. R. : Il y a cinq chapitres dans ma pièce. Les deux premiers étaient pour moi un défi que je me suis lancé, celui d'écrire sur un mode autobiographique, de ne rien poétiser. J'ai tenté de me souvenir avec le plus de précision et d'honnêteté possibles. Le souvenir est toujours une forme de fiction. Tout ce qui est écrit ne reflète que la

vision de l'auteur. C'est le cas d'un texte dramatique comme d'un texte journalistique. Pourtant, j'ai essayé ici de m'en tenir vraiment aux faits, tels que je me les rappelle et tels que je les présenterais devant un tribunal. Les chapitres 3 et 4 sont des textes autofictionnels. Là, je m'invente sous les traits d'un personnage et j'y travaille avec un matériau autobiographique et fictionnel, pour créer une situation dramatique et raconter une histoire qui n'a pas eu lieu. En réalité, j'ai préféré écrire les parties fictionnelles. Je préfère au vrai Falk Richter le personnage fictionnel de Falk que va jouer Stanislas Nordey : il ressent plus de choses, est plus courageux, plus drôle, plus révolté, et même plus méchant et plus anarchiste que moi. Je reste un gentil garçon bourgeois. Mon Moi autofictionnel est plus libre, exigeant, a une petite tendance criminelle sympathique et ne se préoccupe aucunement des règles sociales. Au cours de ce processus, j'ai ressenti encore une fois que l'écriture et le théâtre sont des espaces qui me permettent de comprendre ma famille – mais aussi d'échapper à ma famille et aux expériences traumatiques impossibles à aborder dans ce cadre –, de créer un autre monde, un monde fictionnel, dramatique, qui est pour moi tout aussi réel que le monde de mon histoire originale.

Dans une première note d'intention d'écriture, tu axais le point de départ sur la mort du père : un fils (toi) s'adresse à son père qui vient de mourir. Finalement, le texte s'ouvre sur l'histoire de ta mère et sa perception : selon elle, il n'y aurait presque rien à dire, il n'y aurait rien à écrire. Comment ce changement d'axe s'est-il opéré ?

F. R. : La mort de mon père est un thème qui traverse tout le spectacle. Il a rejeté toutes mes tentatives d'avoir un dialogue éclairant avec lui avant sa mort. Il voulait que je le laisse tranquille. Jusqu'à la fin, il ne voulait pas être remis en question, ni lui ni ses actes. Le patriarcat se bat avec ténacité jusqu'au bout. Il n'autorise aucune critique, ne veut pas revenir sur ses actes de façon critique. Le système dans lequel nous vivons aujourd'hui est dangereux, il nous projette vers une limite où la planète deviendra invivable si les personnes en position de pouvoir – qui sont pour la plupart des hommes – ne commencent pas à reconnaître enfin les conséquences de leurs actes, à s'interroger sur les pratiques sociales, politiques et culturelles des dernières décennies et à ouvrir la voie à des actions nouvelles, constructives, collectives, qui prennent au sérieux les défis de la catastrophe écologique plutôt que de la minimiser ou la dénier. Ces processus de minimisation, voire de déni, d'une injustice ou de problèmes menaçants, je n'ai cessé de les vivre en travaillant sur *THE SILENCE*, d'une part dans un domaine très intime, en me confrontant à ma famille, mais aussi à travers les médias ou les décisions politiques.

Dans le chapitre 2, intitulé « Straight World Order », tu parles des violences sociales et familiales liées à l'homosexualité, des « lois de la virilité hétéronormée », du racisme, et tu évoques le parallèle avec les exterminations durant la Seconde Guerre mondiale. Penses-tu que cette violence est perçue différemment en Allemagne et en France – dans le sens où il y aurait une conscience plus vive en Allemagne ?

F. R. : Le « Straight World Order », l'Ordre Mondial Hétéro, est le règne qui régule et contrôle dans le monde entier les frontières entre hommes et femmes. Quand on dépasse ces frontières – quand on est visiblement gay, lesbienne, non binaire ou trans, ou qu'on s'éloigne trop de la représentation classique de la femme –, ce système autoritaire hétéronormé s'empresse de vous punir, dans votre corps même. La violence, contre les personnes trans, contre les personnes homosexuelles et queers, contre les femmes, est encore énorme, dans le monde entier. En France, la très réactionnaire « Manif pour tous » fait de telle sorte que les queers sont régulièrement attaqués, verbalement et physiquement. En Allemagne, la semaine dernière, une jeune personne trans qui rentrait chez elle après une Pride Parade a été tabassée au point de finir à

l'hôpital. Les hommes hétérosexuels s'arrogent le droit d'humilier, d'offenser, de frapper et d'assassiner les hommes et les femmes qui ne correspondent pas à leur vision étroite et réactionnaire de la masculinité et de la féminité. On fait bien comprendre aux femmes et aux queers que leur droit à l'intégrité physique n'est fondamentalement pas garanti. Mais cette réalité, elle aussi, est souvent passée sous silence. La violence qui s'exerce contre les queers et les femmes n'a aucun écho médiatique en Allemagne. La violence homophobe est minimisée ou déniée. Malheureusement, les personnes queers n'ont pas vraiment voix au chapitre dans les médias. Dans cette mesure, la France est bien plus avancée, grâce à des auteur·rice·s important·e·s comme Didier Éribon, Édouard Louis, Geoffroy de Lagasnerie, Virginie Despentes et bien d'autres.

Dans le chapitre 3, tu crées un parallèle entre le corps mort du père dans la maison et le réveil des souvenirs d'un premier amour adolescent, de la naissance de la sexualité. Comment as-tu eu l'idée de cette structure saisissante ?

C'est dans le chapitre 3, donc la partie fictionnelle. À la mort du père, les anciennes blessures se rouvrent. L'homophobie agressive des parents, le discrédit jeté sur la vie homosexuelle, sa diabolisation excessive dans l'Allemagne très conservatrice de l'époque d'Helmut Kohl – où l'homosexualité s'apparentait au crime, à l'exclusion sociale et à la mort causée par le SIDA – ont fait que le personnage principal a été incapable de construire un rapport serein et agréable avec son propre corps, son propre désir. Il appelle son premier amoureux, avec qui il a partagé ses premières expériences sexuelles quand il avait 14 ans, et essaie de le persuader, trente ans après, de rattraper aujourd'hui ce qu'ils n'ont pas osé à l'époque, de se toucher enfin et de coucher ensemble, vraiment, ce qui leur était alors impossible, du fait de leurs inhibitions et de la honte inculquée par leur éducation. Dans les entretiens que nous avons filmés, ma mère m'a raconté qu'on ne lui a jamais rien dit sur la sexualité, que personne ne lui a expliqué comment une femme peut avoir des relations sexuelles avec un homme et que tous deux y prennent du plaisir. Elle explique que c'est mon père qui l'a initiée, elle a fait l'amour pour la première fois avec lui – son patron, alors qu'elle était encore mineure. Pendant l'entretien, je me suis rendu compte que moi non plus, personne ne m'avait jamais rien dit, à l'école on nous montrait des schémas des organes sexuels féminins et masculins, mais personne ne m'a jamais dit comment un homme pouvait coucher avec un autre homme, à quoi ressemblait une relation entre deux hommes, comment un adolescent homosexuel peut développer un rapport positif à son propre désir. J'ai grandi dans les années 80 dans une petite ville près de Hambourg. En Allemagne, c'est la CDU qui était presque toujours au pouvoir – je ne sais pas à quel point les Français en ont conscience, mais jusqu'à la fin des années 80, la CDU était composée presque exclusivement d'anciens nazis, ainsi certains des pires criminels nazis continuaient à sévir en politique. Un ancien nazi emblématique qui a été actif pendant trente ans à la CDU dirige aujourd'hui l'AFD, le parti d'extrême droite. L'Allemagne n'a jamais traversé une phase de réelle dénazification. Au lieu de cela, pendant des décennies, personne n'a parlé du national-socialisme, les anciens bourreaux, à de rares exceptions près, n'ont pas eu à rendre compte de leurs actes... Ce silence et ces mensonges permanents sur les crimes, voire les actes des parents et grands-parents, ont énormément marqué ma génération. Je dirais que beaucoup de personnes de mon âge ont une relation extrêmement problématique avec leurs parents. Nos parents étaient hantés par ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre ou l'après-guerre sans jamais pouvoir en parler ouvertement ni se remettre en question, leurs propres traumatismes les occupaient tellement qu'ils ne s'intéressaient pas à nous, étaient incapables d'empathie face à nos problèmes ; j'irais même plus loin, et je dirais que, du fait de leurs traumatismes suite à la guerre, mes parents n'étaient pas capables d'amour. Et beaucoup, parmi mes amis, disent la même chose. Comment un enfant

survit-il sans l'amour de ses parents ? Je pense que c'est cette question qui m'occupe dans *THE SILENCE*.

Le chapitre 4 est composé de courtes conversations téléphoniques. Dans l'une d'elles, il est dit : « Il faut qu'on désapprenne. » Créer des questionnements, changer la perception du monde, est-ce ce qui te pousse notamment à écrire ?

Je crois que le grand devoir qui est le nôtre et celui de la génération suivante est de désapprendre des pratiques assimilées comme le racisme, l'homophobie, la misogynie, une combativité agressive et solitaire découlant du néolibéralisme, si nous voulons que l'humanité survive. J'ai aussi écrit *THE SILENCE* pour analyser le nombre de messages et d'injonctions toxiques que mes parents m'ont transmis. Il faut désapprendre les comportements destructeurs, et apprendre l'empathie et l'action collective. Le Nord global doit développer des projets avec le Sud global sur un pied d'égalité pour infléchir et accorder nos actions face à la catastrophe climatique. Il faut intégrer les besoins des non-humains dans nos décisions politiques... L'empathie, oui, des initiatives empathiques, lucides, qui prennent en considération les besoins de la génération à venir – humains, animaux, plantes –, au lieu d'opprimer, exploiter et anéantir les humains et les animaux.

« Le Requin du Groenland » est le titre du chapitre 5. Ici, l'auteur est à la fois totalement isolé et en pleine prise avec le monde, via les images qui lui parviennent. Était-ce une expérience inédite ou as-tu toujours le sentiment d'écrire ainsi ?

Ce qui est nouveau dans ce texte pour moi, c'est que j'essaie de porter mon attention sur les habitants non humains de cette planète et d'établir une relation émotionnelle avec eux. Ma pièce traite de la violence faite aux femmes – ma mère en est un exemple –, aux homosexuels et aux queers, de la violence généralement infligée aux enfants par leurs parents, et, à la fin de la pièce, de l'incommensurable cruauté que nous exerçons sur les animaux. Nous nous transmettons cette violence de génération en génération. Cela doit s'arrêter. Je lisais hier que vingt États américains vont réintroduire les châtimements corporels à l'école. Ce qui produit des êtres traumatisés, incapables d'empathie, qui vont se placer dans le continuum de la violence – en l'exerçant sur d'autres humains, sur des animaux, sur la planète. On vit une période de backlash. Une partie de l'humanité recule sur l'axe du temps et rêve d'un prétendu âge d'or où tout aurait été mieux – le passé dont ils rêvent est une fiction, en réalité ils rêvent d'un nouveau fascisme. Dans ces temps où un monde incertain de plus en plus complexe fait peur, beaucoup pensent que la solution est un leader charismatique, dictatorial. Ils s'arc-boutent sur leurs positions à toute force et refusent de réinterroger nos erreurs des dernières décennies, et d'ouvrir de nouvelles voies. J'écris pour rendre de nouvelles voies visibles. C'est mon espoir en tous cas.

Le cinéaste Lion Bischof a réalisé un film, dont les séquences, intitulées « mère et fils », s'insèrent dans le spectacle. Le tournage a-t-il eu lieu en plusieurs étapes ou dans la continuité ? Était-il évident de convaincre ta mère de participer à un projet artistique ? Cette expérience a-t-elle modifié les rapports entre vous ?

Nous étions pendant une semaine à Buchholz dans la Nordheide pour tourner avec ma mère. Elle était très séduite par l'idée et avait très envie de participer au projet. Peut-être que ça lui plaisait, tout simplement, de passer beaucoup de temps avec son fils. C'était très facile de parler avec elle de sa propre enfance. Elle a raconté beaucoup de choses. En revanche, elle a plutôt refusé d'entrer en profondeur dans mon enfance et ma jeunesse. C'était pour elle impossible d'entendre ma version de l'histoire, ça lui était insupportable et elle ne cessait de me faire taire. C'est ce qu'on voit dans le film. On voit ma mère lutter pour défendre sa version de l'histoire. D'après elle, on était

une famille formidable, ma sœur et moi n'avons manqué de rien. Selon ma mère, les problèmes qu'il pouvait y avoir étaient causés par nous, les enfants, parce qu'on était difficiles, compliqués. Elle explique qu'elle a intercepté mes lettres et lu mon journal intime uniquement pour me protéger, pour éviter que je tourne mal. Elle explique ses sorties homophobes contre moi lorsque j'étais jeune par son ignorance totale de ce qu'était l'homosexualité. En Allemagne, le début des années 80 a été marqué par une idéologie issue de l'époque de la guerre et influencée par le nazisme. Ce n'était pas facile pour les homosexuels en Allemagne, je crois que la France, la Hollande, la Scandinavie ont toujours été beaucoup plus libérales sur ce sujet. Ma mère ne se considère à aucun moment de sa vie comme coupable, ni même partie prenante. Elle vient d'une génération d'enfants de la guerre qui n'ont pas mis en doute l'autorité, se sont accommodés de tout, et, pendant longtemps, n'ont pas interrogé leurs préjugés sur les Noirs, les Juifs, les homosexuels. Je pense malgré tout que le travail sur le film nous a rapprochés. J'ai compris les blessures vécues par ma mère tout au long de sa vie, elle veut se protéger des émotions qui pourraient la submerger mais qu'elle a réussi à refouler jusque-là.

Peux-tu parler de l'acteur Stanislas Nordey, de ton choix de faire de lui ton « double » sur le plateau ?

Stanislas est un ami, et c'est un acteur formidable ; je ne connais aucun acteur capable de porter aussi bien mes textes sur scène que Stanislas Nordey. Il connaît très bien mon écriture, il me lance des défis quand il trouve qu'un nouveau texte n'est pas encore assez fort. Nous débattons sur la forme et le contenu. Pendant les répétitions, je continue à travailler sur les textes, je les réécris quand je ne suis pas satisfait. Je considère que c'est une grande chance d'avoir rencontré Stanislas et de travailler avec lui depuis plus de quinze ans. J'espère que nous ferons encore beaucoup de nouveaux projets ensemble.

Est-ce que le fait qu'il ne soit pas allemand, que vous ne parliez pas la même langue, a une influence sur ta manière de travailler ?

Comme artiste, je me sens toujours un peu plus libre en France qu'en Allemagne. En France, on accorde plus d'importance à l'œuvre d'un auteur, d'une autrice. En Allemagne, mes textes et moi avons parfois été vraiment attaqués. Le parti d'extrême droite AfD a assigné quatre fois en justice ma pièce *FEAR* pour l'interdire – sans succès, heureusement. Les chrétiens extrémistes ont déversé un tel shitstorm contre moi que j'ai reçu des menaces de mort sur Internet et que j'ai parfois dû, lors de mes apparitions publiques, être sous protection policière. En fait, je suis toujours heureux quand je fais du théâtre en France. J'aime la vie ici, il y a en France actuellement des auteurs contemporains impressionnants, qui m'inspirent beaucoup.

Dans le travail concret, c'est parfois chronophage de mettre en scène dans une langue étrangère, car tout ce que j'écris doit d'abord être traduit avant que les acteurs français le lisent et le comprennent. Je m'efforce actuellement d'améliorer mon français pour être capable de suivre les acteurs et bien me faire comprendre. Ce que j'aime beaucoup, c'est surtout cette sorte de distanciation brechtienne qui se crée par le dispositif, où mon histoire personnelle est racontée et jouée par Stanislas Nordey – qui n'est évidemment pas allemand. Cela rend encore plus lisible le fait que n'importe quel texte, même un texte à l'évidence autobiographique, ça n'est jamais que de la fiction et nous faisons ici du théâtre. *THE SILENCE* est une pièce de théâtre, pas un film documentaire. C'est de la fiction.

Le son et la musique auront-ils une place importante dans le spectacle ?

La bande-son fera référence à l'époque de ma jeunesse. Le musicien Daniel Freitag reprend des univers sonores proches des premiers albums de The Cure. La musique permet toujours un accès émotionnel aux souvenirs et s'adresse directement aux émotions des spectateurs.

Pour finir, comment vois-tu ce texte dans ton parcours ? A-t-il une place particulière dans ton histoire d'homme et d'écrivain ?

C'est le texte le plus personnel que j'ai jamais livré au public.

Septembre 2022, questions posées par Fanny Mentré,
traduction Anne Monfort

EXTRAIT

« Je me suis installé chez mes parents.

Plus exactement sous une tente DEVANT la maison de mes parents.

Ma mère était presque tout le temps chez son nouveau compagnon.
La maison était silencieuse.

Je ne voulais pas retourner en ville.

J'étais déconnecté de ma vie d'adulte.

J'écoutais les vieilles cassettes que Konstantin m'avait enregistrées quand j'étais jeune.

Mon corps était là, agité et démotivé.

Les jours se fondaient en une seule et longue après-midi.

Je ne savais jamais l'heure qu'il était ni ce que j'avais fait de toute la journée.

Je suis juste resté là, je relisais mes anciens journaux intimes, que mes parents avaient confisqués et mis sous clef quand j'étais adolescent « pour ma propre sécurité », avaient-ils précisé, pour me protéger de moi-même.

Je lisais l'édition des oeuvres complètes de Kafka que j'avais laissée (là) il y a plus de 30 ans,

j'étais couché sous la tente devant la maison de mes parents avec mon ordinateur portable à regarder

Youtube.

Au début complètement au hasard.

Des chats en costume de requin juchés sur des aspirateurs robots, qui circulent dans des lofts au centre de Berlin, en glissant au milieu d'installations vidéo.

Des ours polaires sur la banquise qui se traînent à moitié morts de faim dans de la glace fondue.

Des daims, des renards, des chiens sauvages et des essaims d'insectes de couleurs fluorescentes dans l'une des plus grandes réserves naturelles d'Europe, vide d'êtres humains, juste à côté de la centrale nucléaire accidentée de Tchernobyl.

Je suis resté des jours et des nuits couché sous la tente, devant la tente, à côté de la tente, à écouter en moi, prendre des notes, réécouter la musique de ma jeunesse et visionner des séries documentaires sur Netflix

à ingurgiter toutes les informations sur l'état de la planète que je pouvais trouver. »

BIOGRAPHIES

Falk Richter

Falk Richter, né à Hambourg en 1969, est l'un des auteurs et metteurs en scène contemporains allemands les plus importants. Il travaille depuis 1994 pour de nombreux théâtres nationaux et internationaux renommés, comme entre autres le Deutsches Schauspielhaus à Hambourg, le Schauspielhaus de Zürich, le Schauspiel de Frankfurt, la Schaubühne à Berlin, le Maxim Gorki Theater à Berlin, l'Opéra de Hambourg, l'Opéra national d'Oslo, le Toneelgroep à Amsterdam, le Théâtre national de Bruxelles, le festival Ruhrtriennale, le festival de Salzbourg et le festival d'Avignon. Parmi ses textes les plus célèbres et les plus reconnus, on compte *Dieu est un DJ*, *Electronic City*, *Sous la glace* et *Trust*. Ses pièces, qui se font les témoins d'une brûlante actualité, sont traduites dans plus de 30 langues et sont jouées dans le monde entier. Ces dernières années, il a développé de plus en plus de projets indépendants, s'appuyant sur ses propres textes, en collaboration avec une troupe d'acteurs, de musiciens et de danseurs. Avec la chorégraphe Anouk van Dijk, il a créé plusieurs projets qui mêlent la danse et le théâtre, et qui fondent une nouvelle esthétique en reliant texte, danse et musique de façon particulière. *Nothing hurts*, *Trust*, *Protect me*, *Ivresse* et *Complexity of belonging*, leurs créations communes, tournent dans le monde entier et rencontrent un grand succès. En 2013, il a remporté le prix Friedrich-Luft pour son spectacle *For the disconnected child* qui mêle musique, danse et théâtre et s'est créé à la Schaubühne de Berlin en coopération avec le Staatsoper im Schillertheater. En 2014, sa pièce *Small Town Boy* a été créée avec succès au Maxim Gorki Theater. Il a amorcé une collaboration avec le chorégraphe Nir de Volff pour le spectacle *Never forever*, créé à la Schaubühne, et qu'on a pu voir en 2015 à la Biennale de Venise. En 2015, il crée *Fear* à la Schaubühne à Berlin et *Zwei UhrNachts* au Schauspiel Frankfurt. Falk Richter enseigne la mise en scène comme professeur invité à l'École Ernst Busch de Berlin.

Il est artiste associé au projet du TNS depuis janvier 2015. Les deux Groupes de l'École du TNS ont créé quatre versions de *Trust* présentées en décembre 2015. En mars 2016, Falk Richter crée *Je suis Fassbinder* en collaboration avec Stanislas Nordey au TNS. La même année, il crée *Città del Vaticano* à la Schauspielhaus de Zurich. En 2017, il crée *Am Königsweg [Sur la voie royale]* d'Elfriede Jelinek – au sujet de l'élection de Donald Trump – au Deutsches Schauspielhaus Hamburg et programmé en février 2019 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe. En 2017, il réalise un workshop *I AM EUROPE* à Paris destiné à des acteur·rice·s ou performeur·se·s sur la question de « la complexité d'appartenir ». En 2018, Theater Heute le désigne Metteur en scène de l'année pour *Am Königsweg [Sur la voie royale]* d'Elfriede Jelinek.

En 2019 il crée *I am Europe* au TNS. Depuis 2019, Falk Richter est professeur d'arts de la scène à Copenhague. En 2020, il devient directeur artistique des Münchner Kammerspiele. Sa nouvelle pièce *In my room* a été créée au Maxim Gorki Theater (Berlin) en janvier 2020 et a été nommée pour le prix Mülheimer qui distingue chaque année la meilleure pièce en langue allemande. En 2022, il crée *Combats et métamorphoses d'une femme* d'Édouard Louis au Deutsches Schauspielhaus à Hambourg. Un numéro entier de PARAGES, la revue du TNS, lui a été consacré en 2019.

Stanislas Nordey

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur et pédagogue, Stanislas Nordey crée, joue, initie de très nombreux spectacles depuis 1991. Il met en scène principalement des textes d'auteurs contemporains tels que Didier-Georges Gabily, Marven Karge, Jean-Luc Lagarce, Wajdi Mouawad, Martin Crimp, Peter Handke, etc. Il revient à plusieurs reprises à Pier Paolo Pasolini et collabore depuis quelques années avec l'auteur allemand Falk Richter.

En tant qu'acteur, il joue sous les directions notamment de Christine

Letailleur, Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev, Falk Richter, Éric Vigner et parfois dans ses propres spectacles, comme *Affabulazione* de Pasolini (2015) ou *Qui a tué mon père* de Édouard Louis (2019). Tout au long de son parcours, il est associé à plusieurs théâtres : au Théâtre Nanterre-Amandiers dirigé alors par Jean-Pierre Vincent, à l'École et au Théâtre National de Bretagne, à La Colline-théâtre national et en 2013 au Festival d'Avignon. De 1998 à 2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis.

En septembre 2014, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg et de son École où il engage un important travail en collaboration avec 23 artistes associé-e-s – auteur-e-s, acteur-ric-e-s et metteur-e-s en scène – à destination de publics habituellement éloignés du théâtre et dans le respect d'une parité artistique assumée. L'intérêt qu'il a toujours porté pour les écritures contemporaines se retrouve dans le projet qu'il a conçu pour le TNS.

En 2016, il crée *Je suis Fassbinder*, en duo avec l'auteur et metteur en scène allemand Falk Richter et recrée *Incendies* de Wajdi Mouawad.

En 2017, outre la création d'Erich von Stroheim, Stanislas Nordey interprète Baal dans la pièce éponyme de Brecht mise en scène par Christine Letailleur et Tarkovski, dans *Tarkovski, le corps du poète* de Simon Delétang.

En 2018, il joue dans *Le Récit d'un homme inconnu* d'Anton Tchekhov mis en scène par Anatoli Vassiliev, et créé au TNS. Il est Mesa dans *Partage de midi* de Paul Claudel mis en scène par Éric Vigner, créé au TNS puis en tournée en France et en Chine.

En 2019, il met en scène *John* de Wajdi Mouawad et crée *Qui a tué mon père* de Édouard Louis au Théâtre de La Colline puis présenté à Strasbourg et dans le reste de la France. Une tournée internationale pour ces deux derniers spectacles est prévue.

Il joue dans *Architecture*, texte et mise en scène de Pascal Rambert, créé au Festival d'Avignon 2019 et en tournée en 2019/2020.

En 2020, il retrouve Éric Vigner dans le rôle de Mithridate dans la pièce éponyme de Racine.

En 2021, il crée des textes de deux autrices associées au TNS : *Berlin mon garçon* de Marie NDiaye et *Au Bord* de Claudine Galea. Pascal Rambert écrit *Deux amis* pour Charles Berling et lui (création à Toulon en juillet 2021). Il met en scène *Tabataba* de Bernard-Marie Koltès dans le cadre de La traversée de l'été, programme estival itinérant du TNS, avec des acteurs et actrices issu-e-s, notamment, du programme 1^{er} Acte. Il démarre la saison 21-22 sous la direction de Laurent Meininger dans *La Question* d'Henri Alleg (création au Quai d'Angers). Il crée *Ce qu'il faut dire* de Léonora Miano en novembre 2021.

TOURNÉE

Saison 2022-2023

Création au Théâtre National de Strasbourg	du 1 ^{er} au 8 octobre 2022
Bonlieu, scène nationale d'Annecy	11 au 13 octobre 2022
MC93 - Maison de la culture de Seine Saint-Denis, Bobigny	21 octobre au 6 novembre 2022
MC2 : Grenoble - Maison de la Culture Maison de la Culture d'Amiens	saison 23-24



maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

SPECTACLES À VENIR

Suite n°4

Encyclopédie de la parole
& Ictus

Du 3 au 6 novembre

Théâtre, Musique — création 2021
Avec le Festival d'Automne à Paris et la
Fondation d'entreprise Hermès dans le cadre
de son programme New Settings

Les Historiennes

Jeanne Balibar

Théâtre — création 2018

Vendredi 11 novembre

Avec le Festival d'Automne à Paris

我是谁？ Qui je suis ? (Wǒ shì shéi)

Mylène Bonnet

Théâtre — création MC93

Du 16 au 25 novembre

Le Passé

Julien Gosselin

— d'après Léonid Andreïev

Théâtre — création 2021

Du 18 au 27 novembre

Avec le Festival d'Automne à Paris

Fatoumata Diawara et

Les Go de Bamako

Musique — Concert

Le mercredi 30 novembre

Avec le Festival Africolor

Portrait désir

Dieudonné Niangouna

Théâtre, Musique — création 2022

Du 25 novembre au 10 décembre

Avec La Colline - théâtre national

La Vie invisible

Lorraine de Sagazan —

Guillaume Poix

Théâtre — création 2020

Du 30 novembre au 4 décembre

puis en itinérance du 7 au 10 décembre

Plutôt vomir que faillir

Rébecca Chaillon

Théâtre — création 2022

Du 7 au 10 décembre

L'Envol

Nacera Belaza

Danse — création 2022

Du 8 au 10 décembre

Avec le Festival d'Automne à Paris

La vie est une fête

Jean-Christophe Meurisse &

Les Chiens de Navarre

Théâtre — création 2022

Du 14 au 18 décembre

Doreen

David Geselson

Théâtre — création 2016

Du 14 au 21 décembre

Une jeunesse en été

Simon Roth

Théâtre — recréation 2023

Du 5 au 14 janvier

Ce qu'il faut dire

Stanislas Nordey — Léonora Miano

Théâtre — création 2021

Du 13 au 22 janvier

France-fantôme

Tiphaine Raffier

Théâtre — création 2017

Du 25 janvier au 4 février à Nanterre

Hors les murs avec Nanterre-Amandiers,
centre dramatique national

Et que mon règne arrive

Odile Sankara — Léonora Miano

Théâtre — création 2021

Du 25 au 29 janvier

Go Go Othello

Ntando Cele

Théâtre, Musique — création 2020

Du 8 au 12 février

Le Suicidé, vaudeville soviétique

Jean Bellorini - Nicolai Erdman

Théâtre — création 2022

Du 9 au 18 février

L'endormi

Estelle Savasta — Sylvain Levey et

Marc Nammour

Théâtre, Musique — création 2021

Du 11 au 18 février

Les Enfants terribles

Phia Ménard & Emmanuel Olivier -

Philip Glass d'après Jean Cocteau

Opéra — création 2022

Du 23 au 26 février